



HAL
open science

**L'exécution publique de Rodrigo Calderón (1621) :
intimité contrainte, refoulée et magnifiée dans la “
bonne mort ”**

Paloma Bravo

► **To cite this version:**

Paloma Bravo. L'exécution publique de Rodrigo Calderón (1621) : intimité contrainte, refoulée et magnifiée dans la “ bonne mort ”. Sylvie Crinquand et Paloma Bravo. L'intime à l'épreuve des contraintes, pp.215-229, 2019, 978-2-36441-311. hal-04299594

HAL Id: hal-04299594

<https://hal.science/hal-04299594>

Submitted on 22 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'exécution publique de Rodrigo Calderón (1621) : intimité contrainte, refoulée et magnifiée dans la « bonne mort »

Nous souhaitons aborder ici une situation d'intimité spécialement contrainte en étudiant non seulement le moment où l'homme est confronté à son propre trépas mais encore le cas où cette mort est une exécution capitale. Nous nous intéresserons à ces mourants particuliers qu'étaient les condamnés à mort à l'âge classique et parmi ceux-ci, au cas, également singulier, où l'exécution concernait un représentant de la noblesse, ordre pour lequel cette issue était particulièrement ignominieuse. Afin de mieux percevoir l'écart entre l'intimité supposée de la confrontation avec la mort et la dimension publique du spectacle de l'exécution capitale, nous avons retenu un exemple emprunté au XVII^e siècle espagnol, lorsque l'esthétique baroque donne aux cérémonies un appareil particulier.

Pour mieux percevoir ce qui se joue au moment du grand passage, rappelons que dans les sociétés d'ancien régime de nombreux moments que nous considérons aujourd'hui relever de l'intimité (la naissance, la mort, la reproduction) pouvaient se dérouler en public. Les principaux temps de la vie personnelle, surtout si l'on appartenait à la royauté ou à de grandes familles, devenaient des actes publics où la réputation familiale était en jeu : il convenait d'agir en ces moments avec bienséance pour faire honneur à son rang, à sa famille, à sa foi¹. Dès lors que le sujet moderne vit un certain nombre de moments cruciaux de son existence sous le regard d'autrui, on pourrait considérer que ces étapes de la vie échappent à l'intime et que leur étude n'a pas sa place ici. Nous considérons, au contraire, que ces moments sont un observatoire intéressant de l'intimité précisément parce que les codes sociaux qui informent l'événement laissent peu de place à ce qui se dérobe

1. CARRASCO MARTÍNEZ, A., « *El estoicismo, una ética para la aristocracia del barroco* » E. BELENGUER et J. ALCALÁ-ZAMORA (dir.), *Calderón de la Barca y la España del Barroco*, Madrid, Centro de Estudios Políticos y Constitucionales, 2001, p. 305-330.

au collectif, à ce qui pourrait être de l'ordre de la subjectivité, du privé ou de l'intime. Dès lors, ces moments méritent d'être scrutés à la recherche de traces d'intimité, pour infimes qu'elles soient. La démarche est particulièrement légitime concernant la mort puisqu'avec la modernité on assiste à un recentrage du collectif vers l'individuel. En effet, le transit vers l'au-delà cesse d'être perçu dans sa dimension sociale et eschatologique pour être abordé dans une perspective plus individuelle et intime¹. C'est également à cette époque que s'amorce un mouvement d'intériorisation de la spiritualité². L'homme tend à devenir le sujet de sa propre mort et l'acteur d'une relation personnelle et intime à Dieu. La mise en scène baroque de ce repli vers l'intériorité est ce qui va retenir notre attention ici.

La bonne mort au début du XVII^e siècle

Dans une lettre insérée dans la nouvelle cervantine « L'Espagnole anglaise » on peut lire : « Tu demanderas aussi à Notre Seigneur qu'il nous donne patience et bonne mort³ [...] ». Qu'est-ce que cette « bonne mort » dont parlent Cervantès et tant d'autres de ses contemporains ? En tant que construction sociale et culturelle, la notion de « belle mort » peut être définie de façon plurielle⁴. À l'époque de Cervantès, cette mort était assimilée le plus souvent à une mort ordinaire, celle qui emportait paisiblement le malade qui s'était acquitté de tout le cérémonial attendu⁵. En effet, depuis la Renaissance, le martyr n'est plus la norme, la bonne mort est une mort accessible au plus grand nombre, moins héroïque, plus sereine et rassurante qu'à l'époque médiévale. Les hagiographes du XVI^e siècle attribuaient ce type de trépas à de nombreux saints et offraient l'exemple de la « dormition » de la Vierge. L'accent était placé sur la confession, suivie de l'absolution puis de la communion, tandis que le testament, épisode mi-sacré mi-profane faisait son

-
1. Concernant la mort à l'époque moderne nous renvoyons aux travaux de Philippe Ariès, par exemple : ARIÈS Ph., *Essais sur l'histoire de la mort en occident du Moyen-Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 1975 ; ARIÈS Ph., *Western attitudes toward Death : From the Middle Ages to the present*, Baltimore-London, The John Hopkins University Oress, 1974 ; ARIÈS Ph., « Contribution à l'étude du culte des morts à l'époque contemporaine », *Revue des Travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques*, vol. CIX, 1966, p. 25-34 et ARIÈS Ph., « Mort inversée. Le changement des attitudes devant la mort dans les sociétés occidentales », *Archives européennes de sociologie*, vol.VIII, 1967, p. 169-195.
 2. Sur l'histoire du sentiment de l'intime voir COUDREUSE A. & SIMONET-TENANT F. (dirs.), *Pour une histoire de l'intime et de ses variations*, Paris, l'Harmattan, 2009, en particulier le chapitre rédigé par DIAZ B. & J. L., « Le siècle de l'intime », p. 117 et suivantes.
 3. « También pedirás a Nuestro Señor nos dé a nosotros paciencia y buena muerte ». *Les nouvelles de Miguel de Cervantès Saavedra*, Paris, J.-J. DUBOCHET et C^{ie} éditeurs, 1838, tome I, p. 155 (traduction de Louis VIARDOT).
 4. BRADBURY M. (*Representations of Death : a social and psychological perspective*, London, Routledge, 1999) indique par exemple qu'en temps de guerre la mort du même soldat peut être considérée, suivant le prisme adopté, comme noble et héroïque ou inutile.
 5. MARTÍNEZ GIL F., *Muerte y sociedad en la España de los Austrias*, Universidad de Castilla La Mancha, 2000, p. 171.

apparition¹. Dans le prologue de l'anthologie qu'il consacre aux *artes moriendi*, Antonio Rey Haza indique que la mort de don Quichotte est conforme en tous points aux exigences de la littérature doctrinale :

Exemple de mort parfaite, se conformant aux arts de bien mourir, [...] que celle de don Quichotte, qui lorsqu'il se retrouve enfin chez lui, malade et vieux, après avoir reçu la visite du médecin, recouvre la raison et, désormais en pleine possession de ses facultés mentales, avec tous ses sens intacts, appelle le prêtre et le notaire, rédige un testament, confesse ses péchés, reçoit la communion et l'extrême onction et, entouré de ses proches et de ses amis, dans son lit, rend l'âme à Dieu (c'est nous qui traduisons et soulignons²).

Cette conception du trépas est le fruit d'une évolution entamée à la fin du Moyen-Âge qui a renforcé le rôle du mourant dans les cérémonies de son propre décès³. Philippe Ariès a montré comment entre les XI^e et XVI^e siècles l'homme occidental fait progressivement l'apprentissage de la « mort de soi » à travers les Jugements derniers, les représentations macabres et l'individualisation du tombeau : à l'attitude ancienne, toute de familiarité et de résignation devant les grandes lois de l'espèce, s'ajoute ou se substitue le sentiment nouveau de la conscience de soi et de la mort individuelle. L'apparition et l'évolution des *artes moriendi*⁴ nous éclairent sur l'émergence de cette représentation plus individualisée et intime de la mort. L'originalité de cette littérature doctrinale repose sur le fait qu'elle déplace l'attention, qui ne porte plus sur le Jugement dernier et les temps eschatologiques, pour s'intéresser au moment de la mort individuelle et du jugement particulier d'une personne singulière. Le grand rassemblement, qui aux XI^e et XIII^e siècles avait lieu à la fin des temps, se fait désormais dans l'espace privé de la chambre à coucher où le malade assiste, alors qu'il est entouré de ses proches, à un spectacle réservé à lui seul. Fernando Martinez Gil précise à ce propos que même si certains auteurs ont établi une relation entre l'écllosion du genre et les ravages de la peste noire, ce que l'on trouve dans les *artes moriendi* ce n'est pas « le fracas des danses macabres et des catastrophes épidémiques » mais bien « l'intimité d'un malade dont les derniers moments sont perturbés par la dispute pour son âme qui affronte

-
1. VOVELLE M., *L'heure du grand passage. Chronique de la mort*, Paris, Découverte Gallimard, 1993, p. 34-35.
 2. REY HAZAS A., *Artes de bien morir. Artes moriendi de la Edad Media y del siglo de oro*, Madrid, ediciones Lengua de Trapo, 2003, p. XIII : « *Ejemplo de muerte perfecta, atendida a las artes de bien morir [...] la de don Quijote, que cuando se encuentra por fin en su casa, enfermo y viejo, tras haber recibido la visita del médico, recupera la cordura y, ya en su pleno juicio, con todos sus sentidos intactos, llama al sacerdote y al escribano, hace testamento, confiesa sus pecados, recibe la comunión y la extrema unción y, rodeado de sus familiares y amigos, en su cama, da el alma a quien se la dio* ».
 3. ARIÈS Ph., *Essais sur l'histoire de la mort ...*, op. cit., p. 37.
 4. À partir de la seconde moitié du XIV^e siècle fleurissent en Occident les *artes moriendi* qui, à la faveur de l'imprimerie, connaissent une grande diffusion à l'époque moderne. Sur les *artes moriendi*, voir, par exemple, Florence Bayard, *L'art de bien mourir au XV^e siècle, étude sur les arts du bien mourir au Bas Moyen-Âge à la lumière d'un Ars Moriendi allemand du XV^e siècle*, Paris, Presses de Paris Sorbonne, 1999 et CHARTIER R., « Les arts de mourir, 1450-1600 », *Annales E.S.C.*, XXXIV, n° 1, janvier-février 1976, p. 51-75, en particulier p. 52 et 71.

démons et anges en une succession de tentations et d'inspirations bienfaitantes¹ ». Après le Concile de Trente (1563), le genre est officiellement promu et le nombre d'*artes moriendi* se multiplie. Les traditionnels arts de bien mourir sont désormais des arts de bien vivre mais dans un perpétuel « *Memento mori* ».

Le cas particulier du condamné à mort

Cette littérature doctrinale valide l'idée d'un salut possible à l'instant de la mort, même après une vie de péché, tout en indiquant qu'un tel retournement n'est pas la règle car, en général, l'art de bien mourir s'inscrit dans le prolongement d'un art de bien vivre. Suivant ces écrits, la mort par exécution n'est pas forcément une mauvaise mort, elle peut même être l'une des voies de la « sainte mort », voire même un « modèle de la bonne mort, si [le condamné] accepte de se considérer au tribunal de la pénitence² ». Par ailleurs, aussi bien les autorités religieuses que séculières étaient favorables à ces mises à mort publiques pour leur caractère exemplaire³. Le châtement qui attendait ceux qui osaient transgresser l'ordre établi était ainsi solennellement rappelé mais, si le condamné s'adonnait au repentir au dernier moment et savait mourir dignement en bon chrétien, il donnait la preuve que tous, même les plus misérables et indignes, pouvaient être sauvés tels le bon larron de l'*Évangile*. Étant donné que le plus souvent la peine capitale était exécutée sans délai, la préparation des condamnés était brève et brutale. Elle était surtout l'œuvre du confesseur ; c'est lui, écrit le cardinal Bellarmin dans son *Art de bien mourir* (1621), qui « leur enseigne la manière de se préparer à la mort » afin que « commençant à mourir à la vie mortelle, ils commencent à vivre dans la béatitude immortelle⁴ ». En dépit de l'urgence – et donc de la contrainte extrême de cette mort tout aussi violente qu'anti naturelle –, les théoriciens du XVII^e siècle développent la thématique d'une mort « privilégiée » en cela que Dieu fait miséricorde au criminel de mourir à une date et heure qu'il connaît, avantage dont personne d'autre ne bénéficie pour se préparer à une bonne mort¹. Bellarmin

-
1. MARTINEZ GIL F., *Muerte y sociedad ...*, *op. cit.*, p. 63 (c'est nous qui traduisons). À la fin du XV^e siècle apparaissent des traités désormais signés qui ré-élaborent et diversifient le texte ancien en le faisant évoluer vers moins de dramatisme. Le relais est pris par trois grandes préparations à la mort humaniste : celle de Clichtove, celle d'Érasme et, pour l'Espagne, celle de Alejo Venegas de Busto.
 2. VOVELLE M., *L'heure du grand passage...*, *op. cit.*, p. 103.
 3. Il y a de très belles pages à propos de l'usage didactique de la belle mort du noble dans GERMA-ROMANN H., *Du « bel mourir » au « bien mourir »*. *Le sentiment de la mort chez les gentilshommes français (1515-1643)*, Genève, Droz, 2001 (par exemple p. 11 et 312).
 4. *L'Art de bien mourir par le Cardinal Robert Bellarmin de la Compagnie de Jésus. Imprimé à Lyon l'an M. D. C. XXI. Traduit du Latin en François par M. l'Évêque de Marseille, pour l'édification, l'utilité & l'instruction des Fidèles de son Diocèse en français par l'Évêque de Marseille* cité par JORIS E., *Mourir sur l'échafaud. Sensibilité collective face à la mort et perception des exécutions capitales du Bas Moyen Âge à la fin de l'Ancien Régime*, Liège, éditions du Céfal, 2005, p. 65.

signale que celui-ci a la chance de mourir « ayant les sens intacts et l'esprit non gâté » ; il est donc plus apte à être l'acteur de son trépas que ceux qui sont « retenus dans le lit, occupés par des douleurs » et qui, contrairement à lui, ne sont pas assistés par de « nombreux hommes savants et pieux ».

Rodrigo Calderón, dont nous allons nous occuper à présent, disposa de quelques jours pour se préparer à son exécution capitale ; il les mit à profit pour la transformer en un acte de piété exemplaire de sorte que sa dévotion et sa bravoure devinrent légendaires au point d'inspirer poètes et dramaturges pendant plusieurs siècles².

L'exécution de Rodrigo Calderón : un cas édifiant de bonne mort

Rodrigo Calderón fut un homme politique du début du XVII^e siècle qui dut sa fulgurante ascension — de modeste hidalgo à comte d'Oliva en 1612 puis à marquis de Siete Iglesias en 1614 — à son amitié avec le duc de Lerma, le célèbre favori du roi Philippe III. Il fut arrêté par décision royale en 1619, jugé pour divers crimes de sang et malversations, il fut exécuté le 21 octobre 1621 à l'issue d'un procès engagé en 1619³.

Parmi les différentes relations manuscrites qui relatent son exécution⁴, nous retiendrons ici celle de Gerónimo Gascón de Torquemada, qui en sa qualité d'officier de la maison du roi puis de secrétaire du souverain (de 1619 à 1637) fut un bon observateur de la vie de Cour et qui, de plus, se présente sur la page de titre comme un « ami et un témoin oculaire ». L'opuscule, daté de 1621, s'intitule *Naissance, vie, prison et mort de don Rodrigo Calderón, Marquis des sept*

-
1. JORIS F., *Mourir sur l'échafaud...*, op. cit., p. 79-80.
 2. À ce propos, voir DIALLO K., *La figura de don Rodrigo Calderón a través de la literatura (s. 17-21)*, Tesis doctoral Universidad Complutense de Madrid, 2008.
 3. Sur ce personnage voir l'importante monographie de MARTINEZ HERNANDEZ S., *Rodrigo Calderón. La sombra del valido. Privanza, favor y corrupción en la corte de Felipe III*, Madrid, Marcial Pons, 2009 ainsi que : REDONDO A., « Un bon favori est un favori mort. Le duc de Lerma, Rodrigo Calderón et le problème du favori face à l'opinion publique », H. TROPÉ (coord.), *La représentation du favori dans l'Espagne de Philippe III et de Philippe IV*, Paris, Presses de la Sorbonne-Nouvelle, 2010, p. 53-74 ; JUDERÍAS J., « Don Rodrigo Calderón Marqués de Siete Iglesias. Su vida, su proceso y su muerte », *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, XIII, 1905 et XIV, 1906 et BORGERS O., *Rodrigo Calderón et la Cour de Philippe III*, 3 t., Paris, Université Paris III-Sorbonne Nouvelle, 1986 [thèse sous la direction d'Augustin REDONDO].
 4. Pablo Jauralde Pou en propose une liste dans son *Francisco de Quevedo (1580-1645)*, Madrid, Castalia, 1998, p. 449, note 38. La mort du favori fut suivie d'une série de poèmes laudatifs dont certains écrits par d'anciens ennemis comme Quevedo ou Villamediana. La seule *Biblioteca digital hispánica* permet de consulter une dizaine de recueils manuscrits de poésies à propos du destin de Calderón. Elle inspira également une série de romances destinés à être chantés par les aveugles. Voir à ce propos par exemple *Aquí se contienen quatro romances muy curiosos compuesto por Simón Herrero*, Córdoba, V^{da} de Juan Martín, 1621 (Real Academia de la Historia : D-136, fols. 30-34) ou PONCE M., *Consolatoria a don Francisco Calderón, conde de la Oliva. Varios epitafios y elogios escritos en alabanza de la cristiandad y valor con que murió su padre, Rodrigo Calderón* (Biblioteca Nacional de España, Mss. 9306).

*Eglises (Nacimiento, vida, prisión y muerte de Don Rodrigo Calderón, Marqués de Siete Yglesias*¹). La chronique présente une biographie de Calderón dont le point d'orgue est le récit de sa mort. En effet, vingt-trois pages sont consacrées à l'existence du favori de sa naissance à son procès, puis quarante-neuf décrivent la vie du prévenu depuis sa condamnation jusqu'à son supplice ; cette dernière étape est présentée comme un moment de vérité permettant de dévoiler la grandeur d'âme d'un personnage pourtant condamné pour malhonnêteté. Le cœur de l'opuscule est donc dédié à la conversion de Don Rodrigo Calderón, l'homme politique corrompu se transformant en un chrétien exemplaire et en un gentilhomme héroïque. Ce long passage encomiastique débouche sur les treize dernières pages curieusement consacrées à l'énumération des bijoux ayant appartenu au favori (près de neuf pages) et de ses charges et émoluments (quatre pages). Rédigés à la manière d'un inventaire judiciaire, ces feuillets contrastent stylistiquement avec les précédents et forment un contrepoint « objectif » au récit hagiographique de la conversion de Calderón. Par-delà ce curieux apologue, le schéma narratif adopté par Gascón de Torquemada n'est pas sans rappeler les relations de vies de saints qui dans la littérature de colportage retraçaient l'existence, le martyre et la mort de ces derniers². Par ailleurs, la référence à l'idéal de la bonne mort est clairement exprimée dans l'opuscule puisque, alors que le condamné parcourt les rues de Madrid vers le lieu de son exécution une voix dans la foule s'écrie : « Que Dieu te donne une bonne mort ! », ce à quoi Calderón répond : « Amén, que Dieu vous le rende, il en sera ainsi³. » L'échange rappelle au lecteur, s'il en était besoin, la dimension exemplaire de l'événement. Il souligne en outre que le marquis de Siete Iglesias conçoit sa propre mort comme un spectacle où il doit tenir à la perfection le rôle du mourant modèle.

1. La chronique circule dès 1621 sous forme manuscrite. Notre édition de référence est : Gascón de TORQUEMADA G., *Nacimiento, vida, prisión y muerte de Don Rodrigo Calderón, marqués de Siete Iglesias, conde de la Oliva etc. por Don Gerónimo Gascón de Torquemada, aposentador de S.M. y de la cámara del serenísimo señor infante don Carlos, su amigo y testigo de vista a todo quanto aquí se refiere*, Madrid, Antonio de Valladares, 1789. Nous sommes l'auteur des propositions de traduction aussi bien pour la chronique de Gascón de Torquemada que pour la bibliographie secondaire en langue espagnole.
2. REDONDO A., « Un bon favori est un favori mort... », art. cit., p. 70 indique que la relation que le gazetier de Cour, Andrés de Almansa y Mendoza consacre à Calderón au lendemain de l'exécution suit le même schéma. Cette *Relación de la adversa fortuna que don Rodrigo Calderón (Secretario que fue de Su magestad del Rey nuestro señor Felipe Tercer) tuvo en la Corte de Madrid. Año de 1621, por el mes de octubre* circula sous diverses versions et fut traduite en français : *Roderic Calderon soubz Philippe III ; Roy d'Espagne. 1621* (cité par REDONDO A., *op. cit.*, p. 71, note 74). Pour cet auteur, voir ETTINGHAUSEN H. & BORREGO M., *Andrés de Almansa y Mendoza. Obra periodística*, Madrid, Castalia, 2001.
3. GASCÓN DE TORQUEMADA G., *Nacimiento, vida, prisión y muerte de Don Rodrigo Calderón...*, *op. cit.*..., p. 53 : « Oyóse a este tiempo una voz que dijo : “¡Dios le dé buena muerte !” y Don Rodrigo respondió : “Amén, Dios os lo pague que sí hará” ». Dans son hommage posthume, Matías de Novoa (*Historia de Felipe III, rey de España*, in CODOIN, LX-LXI, Madrid, Imprenta de Miguel Ginesta, 1875, p. 372) évoque dans les mêmes termes la mort exemplaire de Calderón « [...] le plus grand et extraordinaire exemple de bonne mort jamais vu » (« [...] *el mayor y más raro ejemplo de saber bien morir que vieron los mortales* »).

C'est en effet au récit d'une conversion édifiante que Torquemada convie son lecteur. Dans le droit fil de la tradition chrétienne, le supplice va être transfiguré en martyr, celui-ci étant préparé par une ascèse dont le sacrifice de la vie est l'ultime manifestation. Le mode de vie de Rodrigo Calderón change du tout au tout après l'annonce de la sentence capitale. Le marquis troque sa couche damasquinée, bleue et or, pour un simple matelas à même le sol¹. Les six plats qui composaient d'ordinaire ses repas sont désormais renvoyés aux pauvres et l'ancien courtisan ne consomme plus que la nourriture nécessaire à sa survie, n'hésitant pas à recracher les bons morceaux lorsque personne ne le voit². Ces privations et macérations diverses conduisent le repentant à un tel détachement de soi qu'il en vient à honorer sa propre dépouille de son vivant : « se traitant comme un défunt, il faisait dire des suffrages pour son âme » (« *tratándose ya como difunto hacía hacerse sufragios a sí mismo*³ »). Cédant à ce type d'anticipation macabre, le marquis prend également un certain nombre de mesures destinées à faciliter sa propre exécution, mettant tout en œuvre pour que le bourreau puisse trancher sa gorge sans difficulté. Torquemada, mais également d'autres chroniqueurs de l'événement, tels que Francisco Quevedo et Matías Novoa, évoquent l'ancien favori enfilant une sorte de soutane noire à capuche⁴ et prenant soin de supprimer le col, la tresse et tout ce qui pouvait faire obstacle à la main du bourreau au moment de l'exécution⁵.

Résumant l'information dispersée dans diverses chroniques publiées au lendemain de l'événement, l'historien contemporain biographe de Rodrigo Calderón, Santiago Martínez Hernández, établit la chronologie suivante⁶ : le mardi 19 octobre, à minuit passé, l'ancien favori fut informé de la date et du lieu de son exécution ; une fois le jour venu, il prit des dispositions pour son inhumation⁷ et rédigea divers textes – son testament⁸, un document disculpant l'un de ses complices⁹ et une dernière supplique au roi pour obtenir la réhabilitation de son nom – ; le mercredi matin, il assista

-
1. GASCÓN DE TORQUEMADA G., *Nacimiento, vida, prisión y muerte de Don Rodrigo Calderón...*, op. cit., p. 23-24 : « *Dormía en una cama de damasco azul, guarnecida de oro y plata, y desde dicho día sacó un colchón de ella y le puso en el suelo, con una sobremesa de cuero encima y una almohada cubierta con una capa [...]* ».
 2. *Ibid.*, p. 24 : il recrache derrière sa main les meilleurs morceaux des mets qu'il feint de porter à sa bouche.
 3. *Ibid.*, p. 46.
 4. *Ibid.*, p. 43.
 5. *Ibid.*, p. 43 et 44 « [...] *viendo que la sotana tenía cuello, pidió unas tijeras, y ayudándole un guarda, cortó por sus propias manos el cuello, diciendo : Que había de ser escotado, porque el verdugo pudiese hacer su oficio sin embarazo [...] Advirtió más vistiéndose, y fue que el cuello de la cogulla fuese sin almidón, y que se le hilvanase al jubón pues era postizo, y que no llevase trenza, porque el verdugo no se hallase embarazado, o se turbarse al quitársela [...]* ».
 6. MARTÍNEZ HERNÁNDEZ S., *Rodrigo Calderón. La sombra del valido...*, op. cit., p. 21 sq.
 7. GASCÓN DE TORQUEMADA G., *Nacimiento, vida, prisión y muerte de Don Rodrigo Calderón...*, op. cit., p. 33.
 8. *Ibid.*, p. 33.
 9. *Ibid.*, p. 33.

à genoux à la messe, il se confessa, demanda l'extrême onction que l'Église refusait aux condamnés à mort¹ et endossa les vêtements prévus pour l'exécution ; dans la nuit, il écrivit une missive d'adieu à son père ; le jeudi 20 octobre, jour de son exécution, les représentants de la justice se présentèrent à son domicile à 9 h. À 11h 30, et alors que le convoi était sur le départ, Rodrigo Calderón prononça ses adieux devant une maisonnée en larmes : « Messieurs, il n'est plus temps de pleurer puisque nous allons au devant de Dieu pour accomplir sa sainte volonté » (« *Señores ahora no es tiempo de llorar, pues vamos a ver a Dios y ejecutar su santísima voluntad*² »). Après avoir tenu ces propos édifiants, il enfourcha gracieusement sa mule « comme pour aller à la fête³ », précise le chroniqueur Torquemada puis l'escorte se dirigea vers la Plaza Mayor de Madrid. Sur cette place, le marquis donna une dernière fois le spectacle de sa grandeur et de sa piété. Après avoir franchi sans broncher l'estrade et s'être assis quelques instants pour s'entretenir avec le Père Pedrosa, il pria à genoux en compagnie de douze religieux, pendant trois quarts d'heure⁴. Le bourreau donna alors le signal⁵. Calderón prostré prononça sa confession, baisa la main de son confesseur et alla s'asseoir. Conformément à l'usage, le bourreau lui demanda pardon et le marquis l'embrassa par deux fois⁶. Attaché au siège à l'aide d'une courroie en cuir noir et les pieds et les mains entravées par des cordelettes, de face, les yeux bandés, suivant le conseil des *artes moriendi* il prononça, en guise de dernière parole, le nom de Jésus :

[...] et comme il disait cela [Jésus], le bourreau appliqua le couteau sur sa gorge et [Calderón] eut encore suffisamment d'énergie et de courage et fut en communion si intime avec Dieu que ceux qui étions près de lui nous pûmes l'entendre dire, après avoir été éborgné, une seconde fois « Jésus ».

[...] y en diciéndole echó el verdugo el cuchillo a la garganta, y tubo tanto ánimo, y valor, y estubo tan en Dios que los que estubimos cerca de él le oímos decir después de degollado la segunda vez « Jesús⁷ ».

Réduit à une simple exhalaison, le mot de la fin, prononcé au seuil de la mort et répété depuis l'au-delà, matérialise la conversion du pécheur, transformant le supplice imposé en offrande librement acceptée. Torquemada raconte que le supplicé, après avoir invoqué une deuxième fois le nom du Sauveur, laissa échapper le crucifix qu'il tenait entre ses mains et qu'une brutale hémorragie le vida en quelques secondes de son sang⁸. La simultanéité de l'invocation divine, de la chute du crucifix et de l'afflux de sang fait de la mort de Calderón une reproduction et un prolongement de

1. *Ibid.*, p. 41.

2. DIALLO K., *La figura de don Rodrigo Calderón...*, *op. cit.*, p. 40.

3. GASCÓN DE TORQUEMADA G., *Nacimiento, vida, prisión y muerte de Don Rodrigo Calderón...*, *op. cit.*, p. 50.

4. *Ibid.*, p. 60.

5. *Ibid.*, p. 63.

6. *Ibid.*, p. 61-63.

7. *Ibid.*, p. 65.

8. *Ibid.*, p. 65.

la passion du Christ ressuscité. La réverbération surnaturelle des paroles du mourant, répétées en écho par-delà la mort, manifeste que Calderón est entré directement dans la gloire de Dieu. Cette apothéose avait d'ailleurs été annoncée au prévenu par son confesseur qui, à l'approche du lieu du supplice, avait déclaré que « Dieu l'attendait sur la Place avec les cieux béants pour l'y faire monter » (« *Dios le esperaba en la Plaza con los cielos rasgados para arrebar [le]¹ »). Elle avait également fait l'objet d'annonces placées par Torquemada au seuil du récit de la passion de Calderón. Elles prennent la forme de commentaires mis en exergue par l'usage de l'italique. Le premier, attribué à l'un des religieux qui assistent le prévenu, souligne la trajectoire de Calderón qui touche désormais à la sainteté : « Cet homme est devenu un ange » (« *Este hombre, se transformó en Angel* ») ; quelques lignes plus bas, une seconde phrase, également en italiques, évoque l'assomption de Calderón qui « [...] est allé directement de l'échafaud au ciel » (« *Fue desde el cadalso al cielo² »).**

Mais si Calderón souhaite mourir en bon chrétien, il souhaite également le faire en gentilhomme. C'est pour tenir son rang qu'il demande en vain à conserver jusqu'à l'échafaud les insignes de l'ordre de Saint-Jacques ; c'est pour éviter à ses enfants l'humiliation suprême qu'il s'assure à plusieurs reprises que le bourreau va bien l'exécuter face au public et non de dos, comme un traître³ ; et c'est pour conserver sa dignité jusqu'au dernier soupir qu'il s'applique à ce que rien n'entrave la main de l'exécutant. La mort vers laquelle il compte aller sans faiblir doit être rapide ; l'exécution nette et sans bavures. La beauté de sa mort doit racheter en un instant les avanies endurées depuis de nombreux mois. Gascón de Torquemada revient à plusieurs reprises sur le souci de soi dont fait preuve le condamné, ou plutôt sur l'attention extrême qu'il porte à sa réputation⁴, c'est-à-dire à l'image publique de soi. Le marquis veille à sa tenue, insistant, nous l'avons vu, pour arborer la croix de l'ordre de Saint-Jacques, s'étonnant de ce que l'échafaud ne soit pas drapé de noir⁵ et s'attachant à ce que rien dans ses vêtements ne vienne dévier le coup et l'attention au moment fatal. Il demeure impavide à chaque étape de son chemin de croix et, non content de réprimer toute manifestation de trouble (« *sin perder el color, ni mostrar flaqueza⁶ », « sin turbarse⁷ »), il se montre élégant dans ses mouvements, enfourchant sa monture et descendant de cheval avec allure (« *se apeó con mucho ayre⁸ »). Son souci de la bienséance le conduit à se comporter avec tact afin de n'embarrasser personne par des marques extrêmes de gravité : il prend le temps de rire, de bavarder au pied de**

1. *Ibid.*, p. 56.

2. *Ibid.*, p. 42.

3. *Ibid.*, p. 59 puis 64. Dès lors qu'il avait été démis de tous ses titres et fonctions et condamné pour trahison, il aurait dû être égorgé de dos.

4. Sur l'importance de la réputation voir PÉREZ B. (dir.), *La reputación ; quête individuelle et aspiration collective dans l'Espagne des Habsbourg*, Paris, Sorbonne Université Presses, 2018.

5. *Ibid.*, p. 59.

6. *Ibid.*, p. 51 : « sans pâlir, ni montrer de faiblesse ».

7. *Ibid.*, p. 60 : « sans trouble ».

8. *Ibid.*, p. 58 : « il descendit de cheval avec allure ».

l'échafaud¹ mais il le fait en passant, sans appuyer, car il ne serait pas séant que son attitude manquât de naturel et sentît l'artifice. C'est ainsi que, craignant de ne donner un spectacle immodeste de lui-même, il interroge le religieux qui l'accompagne pour savoir si sa façon de se confesser, prostré à genoux, ne pourrait pas passer pour une marque de vaine gloire². Une fois sur l'échafaud, il se préoccupe de son maintien, se relevant de son siège pour mieux s'y installer, puis conscient de la dimension esthétique du spectacle qu'il donne de lui-même, il rajuste ses vêtements avant d'interroger le bourreau : « Suis-je bien ainsi³ ? ». Tout au long du rituel macabre, Calderón parvient à agir avec la *sprezzatura* qui selon Baldassare Castiglione (*Il libro del Cortegiano*, 1528) devait conduire l'homme de cour accompli à bannir toute affectation. Francisco de Quevedo, son ancien ennemi, dépeint de façon saisissante le panache, l'élégance et la désinvolture du marquis de Siete Iglesias qui, parvient à avoir face à sa propre mort cet air détaché et vaguement méprisant qui fait l'élégance extrême : « *murió no solo con brío, sino con gala, y (si se puede decir) con desprecio*⁴ »).

C'est donc en gentilhomme accompli, maître de lui et des situations, que Rodrigo Calderón se comporte tout au long de la cérémonie, assumant avec brio un double faisceau de contraintes : celles de la mort chrétienne faite de repentir, de pardon, d'humilité, de don de soi et celles de la mort aristocratique – empreinte de qualités héroïques, esthétiques et courtisanes. S'il est, comme le préconisaient les *artes moriendi*, le sujet de sa propre mort, il en est également l'acteur de telle sorte que conversion intime et repentance publique sont les deux faces d'une seule et même réalité.

Quelques traces d'intimité pour une mise en scène codée de la mort

Dès lors qu'un noble doit maîtriser ses passions lorsqu'il se présente en public, le texte laisse peu de place à l'expression de sentiments intimes, ceux-ci étant la plupart du temps refoulés par le mourant et par son chroniqueur.

Il y a cependant quelques passages où l'intensité du sentiment religieux renvoie à des pratiques ambivalentes car tout à la fois liées à une démarche de foi personnelle et à l'extériorisation spectaculaire de cette expérience intime. Un processus de recentrement progressif de Calderón sur lui-même est évoqué lorsque l'ancien favori transforme peu à peu la réclusion imposée par ses juges en un retour volontaire sur soi. L'arrestation et l'enfermement forcé

1. *Ibid.*, p. 59.

2. *Ibid.*, p. 61 : « [...] aunque en todas las confesiones que hizo en prisión se postraba, quisiera en este lance, no hacerlo por la publicidad tan grande, y que no pareciese vanagloria, y así se lo dijo a su confesor, quien le respondió que se postrase, que por su cuenta tomaba él no ser vanagloria ».

3. « Al sentarse se mejoró de asiento, volviéndose a levantar, y sentar, y echó el capuz detrás de la silla, y se volvió y dijo al verdugo : « ¿estoy bien ? Y respondió : Sí, señor ».

4. QUEVEDO Y VILLEGAS F., *Grandes Anales de Quince días...*, op. cit., p. 842 : « il périt non seulement avec brio mais avec élégance et, pour ainsi dire, avec mépris ».

de Calderón dessinent un mouvement de repli avec, dans les premiers temps, un prisonnier dolent et alité qui ne reçoit plus que la visite de religieux, d'avocats et d'officiers de justice¹. C'est dans cette solitude contrainte que s'opère une conversion à la vie spirituelle :

Il faisait pénitence et s'infligeait la discipline chaque nuit ; il passait ses jours à lire des livres de dévotion, en particulier celui de Sainte Thérèse de Jésus, pour qui il avait toujours eu une grande dévotion ; il lisait dans le *Flos sanctorum* la vie du saint du jour et il passait ses nuits à genoux, pleurant ses fautes, demandant pardon à Dieu pour ses péchés et priant la plus grande partie de la nuit. Ensuite il porta un cilice très rugueux et une croix avec des piques très acérées et pointues ; la rudesse des traitements qu'il s'infligeait n'ayant d'égal que la majesté avec laquelle il avait vécu.

Hacia grandísima penitencia, tenía disciplina cada noche, pasava los días leyendo libros de deuoción, particularmente en el de la Santa Madre Theresa de Jesús, de quien siempre fue mui deuoto, y en el Flos sanctorum la vida del santo de aquel día, y las noches las pasaba de rodillas, llorando sus pecados, y pidiendo a Dios perdón de ellos, y en oración la maior parte de la noche. Púsose luego un cilicio muy áspero, y una cruz de púas aceradas y agudísimas, la aspereza con la que se trataba era ygual a la Magestad con que antes uiuía².

Son intense activité religieuse est faite de rites et de sacrement partagés (messe, confession) mais également de pratiques solitaires ou silencieuses, telles que les mortifications réalisées quasiment en secret³, l'oraison mentale⁴, ou la contemplation⁵. Il exprime à plusieurs reprises la crainte paradoxale que ces formes de dévotion aussi intimes que rigoureuses ne soient considérées comme l'expression de son désir de vaine gloire⁶. Cependant la mesure de sa repentance s'exprime au travers de postures extraordinaires comme lorsqu'en apercevant le mulot qui doit le conduire au supplice, il déclare qu'il aurait mérité d'être traîné sur une claie (« *serón*⁷ »). Ici où là, le carcan que Calderón s'impose cède, il réagit alors de manière incongrue ou excessive. Ainsi, il arpente sa prison en proclamant à tue-tête ses péchés et prévoit d'en faire tout autant le jour de son supplice, ce dont son confesseur le dissuade⁸. En apprenant la date de son exécution, il ressent un tel bonheur à l'idée d'imiter le Christ, qu'il réprime une envie de rire qu'il juge malséante : « si cela n'avait semblé frivole, j'aurais ri » (« *si no pareciera liviandad me riyere*⁹ »). Dans les instants qui précèdent l'égorgement, il évoque avec une telle ardeur la passion du Christ, qu'il semble brûler dans l'amour de Dieu : « *empezó a hacer conmemoraciones de la pasión de Cristo, con afectos vivos, abrasados en fuego del amor divino*¹⁰ ».

1. GASCÓN DE TORQUEMADA G., *Nacimiento, vida, prisión y muerte de Don Rodrigo Calderón...*, *op. cit.*, p. 16-17 : Calderón souffre des séquelles de la torture.

2. *Ibid.*, p. 24-25.

3. *Ibid.*, p. 29 : il fait discrètement pénitence en enfilant un cilice « con gran recato ».

4. *Ibid.*, p. 27.

5. *Ibid.*, p. 41.

6. *Ibid.*, p. 34.

7. *Ibid.*, p. 50.

8. *Ibid.*, p. 33.

9. *Ibid.*, p. 30.

10. *Ibid.*, p. 64.

Par ailleurs, l'opuscule propose d'occasionnelles notations intimes qui sont mises au service de la visée didactique du témoignage. En effet, la relation offre quelques aperçus de la biographie intime de l'ancien favori ; ils concernent son enfance et ses débuts dans la vie politique. Rodrigo Calderón est évoqué en jeune orphelin, contraint de fuir le foyer paternel gouverné par sa belle-mère et de se placer au service du duc de Lerma¹. Rodrigo est alors un jeune homme craintif que les autres valets terrorisent au point qu'il n'ose se retrouver seul en leur présence. Pour éviter d'être molesté, il s'arrange pour rester toujours en présence de son maître qui se prend d'affection pour lui en constatant l'attachement du jeune homme à sa personne². Est également évoquée la brouille entre Rodrigo et son père qui lui reproche d'avoir renié ses origines en se faisant passer pour le rejeton d'un Grand d'Espagne ainsi que son arrogance croissante (« *altivez y soberbia*³ »). Ces quelques notations personnelles, voire intimes, contrastent avec le personnage présenté dans le reste de la chronique. De fait, elles semblent avoir été consignées au seuil du récit pour placer des jalons menant à la conversion. Ainsi le garçonnet apeuré des débuts, obligé de se placer dans l'ombre du favori pour survivre puis pour s'élever socialement, contraste avec le personnage héroïque qui se présente à l'échafaud sans avoir à feindre une grandesse qui désormais se manifeste dans chacun de ses gestes. La peur honteuse et secrète du jeune Rodrigo, impuissant à affronter autrui et à être soi, est devenue, dans le récit apologétique de Torquemada, la calme assurance de celui qui a trouvé en lui-même une vérité transcendante. Celle-ci, à l'opposé des faux-semblants de la jeunesse, s'exprime désormais par la mise en scène grandiose du renoncement à soi qui prépare le triomphe de la foi vécu (ou joué, quelle différence ?) par Calderón, avant d'être mis en scène par la *relación* de Torquemada. La double invocation du nom de Jésus au seuil de la mort et à l'orée de l'éternité rend compte publiquement de la conversion intime du pêcheur transformé en croyant exemplaire : il n'y a plus de hiatus entre l'être et le paraître, plus rien ne sépare le croyant de son modèle, le Christ.

Le récit de la mort de Calderón proposé par Torquemada correspond bien au trépas exemplaire. Les rares notations intimes qui émaillent le propos soulignent l'émotion, souvent débordante, que provoque une communication avec Dieu, que la mort imminente rend de plus en plus assidue et familière et dont la force intérieure transparait occasionnellement par des effusions de larmes, de gestes ou de paroles⁴. Si quelques indications

1. *Ibid.*, p. 2.

2. *Ibid.*, p. 2-3.

3. *Ibid.*, p. 6-7.

4. À titre de comparaison, rappelons que dans le récit que Diego Yepes fit de la mort de Philippe II (1608), le souverain, dont la maîtrise de soi était légendaire, est évoqué baigné de larmes : « Il [...] faisait ses prières habituelles avec dévotion et une très grande ferveur, humilité et respect en versant des larmes qu'il essayait de dissimuler et de cacher humblement s'il voyait que quelqu'un l'observait ou l'entendait » (cité et traduit par VOINIER S., « De la bonne mort chrétienne de Philippe II », VARGA S. (dir.), *La représentation tenue en lisère – Le verbe miroir du monde*, Arras, Artois, Presses Université, 2009, p. 115-138 (127 pour la citation).

biographiques moins stéréotypées permettent d'imaginer la personnalité du jeune Calderón, elles sont très vite mises au service de la visée didactique de l'ensemble. Les faiblesses humaines sont rappelées pour montrer comment la piété confère au bon chrétien le courage et la patience des martyrs. Le moribond soigne la mise en scène de sa bonne mort dont la beauté spectaculaire est relayée par toute une littérature d'édification dont le texte de Torquemada donne un bon exemple.

Paloma BRAVO

CRES-LECEMO (EA 3979), Université Sorbonne-Nouvelle – Paris 3

Bibliographie

- Philippe ARIÈS, *Essais sur l'histoire de la mort en occident du Moyen-Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 1975.
- Philippe ARIÈS, *Western attitudes toward Death : From the Middle Ages to the present*, Baltimore-London, The John Hopkins University Press, 1974.
- Philippe ARIÈS, « Mort inversée. Le changement des attitudes devant la mort dans les sociétés occidentales », *Archives européennes de sociologie*, vol. VIII, 1967, p. 169-195.
- Philippe ARIÈS, « Contribution à l'étude du culte des morts à l'époque contemporaine », *Revue des Travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques*, vol. CIX, 1966, p. 25-34.
- Osar BORGERS, *Rodrigo Calderón et la Cour de Philippe III*, t. 3, Paris, Université Paris III-Sorbonne Nouvelle, 1986 [thèse sous la direction d'Augustin REDONDO].
- Mary BRADBURY, *Representations of Death : a social and psychological perspective*, London, Routledge, 1999.
- Adolfo CARRASCO MARTÍNEZ, « El estoicismo, una ética para la aristocracia del barroco » E. BELENGUER et J. ALCALÁ-ZAMORA (dir.), *Calderón de la Barca y la España del Barroco*, Madrid, Centro de estudios políticos y constitucionales, 2001, p. 305-330.
- Anne COUDREUSE & Françoise SIMONET-TENANT (dir.), *Pour une histoire de l'intime et de ses variations*, Paris, l'Harmattan, 2009.
- Karidjatou DIALLO, *La figura de don Rodrigo Calderón a través de la literatura (s. 17-21)*, Tesis doctoral Universidad Complutense de Madrid, 2008.
- Henry ETTINGHAUSEN & Manuel BORREGO, *Andrés de Almansa y Mendoza. Obra periodística*, Madrid, Castalia, 2001.
- Gerónimo GASCÓN DE TORQUEMADA, *Nacimiento, vida, prisión y muerte de Don Rodrigo Calderón, marqués de Siete Iglesias, conde de la Oliva etc. por Don Gerónimo Gascón de Torquemada, aposentador de S.M. y de la cámara del serenísimo señor infante don Carlos, su amigo y testigo de vista a todo quanto aquí se refiere*, Madrid, Antonio de Valladares, 1789.
- Hélène GERMA-ROMANN, *Du « bel mourir » au « bien mourir ». Le sentiment de la mort chez les gentilshommes français (1515-1643)*, Genève, Droz, 2001.
- Pablo JAURALDE POU (dir.), *Francisco de Quevedo (1580-1645)*, Madrid, Castalia, 1998.
- Freddy JORIS, *Mourir sur l'échafaud. Sensibilité collective face à la mort et perception des exécutions capitales du Bas Moyen Âge à la fin de l'Ancien Régime*, Liège, éditions du Céfal, 2005.
- Julián JUDERÍAS, « Don Rodrigo Calderón Marqués de Siete Iglesias. Su vida, su proceso y su muerte », *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, XIII, 1905 et XIV, 1906.

- Fernando MARTINEZ GIL, *Muerte y sociedad en la España de los Austrias*, Universidad de Castilla La Mancha, 2000, p. 171.
- Santiago MARTINEZ HÉRNANDEZ, *Rodrigo Calderón. La sombra del valido. Privanza, favor y corrupción en la corte de Felipe III*, Madrid, Marcial Pons, 2009.
- Béatrice PEREZ (dir.), *La Reputación. Quête individuelle et aspiration collective dans l'Espagne des Habsbourg. Hommage à la professeure Araceli Guillaume-Alonso*, Paris, Sorbonne Université Presses, 2018.
- Augustin REDONDO, « Un bon favori est un favori mort. Le duc de Lerma, Rodrigo Calderón et le problème du favori face à l'opinion publique », Hélène TROPÉ (dir.), *La représentation du favori dans l'Espagne de Philippe III et de Philippe IV*, Paris, Presses de la Sorbonne-Nouvelle, 2010, p. 53-74.
- Antonio REY HAZAS, *Artes de bien morir. Ars moriendi de la Edad Media y del siglo de oro*, Madrid, ediciones Lengua de Trapo, 2003.
- Sarah VOINIER, « De la bonne mort chrétienne de Philippe II » in Suzanne VARGA (dir.), *La représentation tenue en lisière-Le verbe miroir du monde*, Arras, Artois, Presses Université, 2009, p. 115-138.
- Michel VOVELLE, *L'heure du grand passage. Chronique de la mort*, Paris, Découverte Gallimard, 1993.

